

**Nancy
Huston**

**Reflets
dans un œil
d'homme**

essai

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nous incarnons bien moins que nous ne le pensons, dans notre arrogance naturelle et candide, la femme libre ou libérée.

Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux ; nous, on préfère se bander les yeux.

Un dogme ressassé à l'envi dans la France contemporaine : toutes les différences entre les sexes sont socialement construites. Pourtant les humains sont programmés pour se reproduire comme tous les autres mammifères, drague et coquetterie étaient originellement liées à la perpétuation de l'espèce.

Partant de ce constat simple mais devenu anathème, Nancy Huston explore les tensions contradictoires introduites dans la sexualité en Occident par deux phénomènes modernes : la photographie et le féminisme.

Dans ce livre sensible et vibrant d'actualité, puissant et brillamment dérangeant, sur un ton personnel, drôle et pourtant informé, évoquant sans détours sa propre expérience comme celle des hommes qui l'entourent, Nancy Huston parvient à nous démontrer l'étrangeté de notre propre société, qui nie tranquillement la différence des sexes tout en l'exacerbant à travers les industries de la beauté et de la pornographie.

NANCY HUSTON

Née à Calgary (Canada), Nancy Huston, qui vit à Paris, a publié de nombreux romans et essais chez Actes Sud et chez Leméac.

DU MÊME AUTEUR

Romans, récits, nouvelles

- LES VARIATIONS GOLDBERG*, romance, Seuil, 1981 ;
Babel n° 101.
HISTOIRE D'OMAYA, Seuil, 1985 ; Babel n° 338.
TROIS FOIS SEPTEMBRE, Seuil, 1989 ; Babel n° 388.
CANTIQUÉ DES PLAINES, Actes Sud / Leméac, 1993 ; Babel
n° 142.
LA VIREVOLTE, Actes Sud / Leméac, 1994 ; Babel n° 212.
INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Actes Sud / Leméac, 1996 ;
Babel n° 304.
L'EMPREINTE DE L'ANGE, Actes Sud / Leméac, 1998 ;
Babel n° 431.
PRODIGE, Actes Sud / Leméac, 1999 ; Babel n° 515.
LIMBES / LIMBO, Actes Sud / Leméac, 2000.
DOLCE AGONIA, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel n° 548.
UNE ADORATION, Actes Sud / Leméac, 2003 ; Babel n° 650.
LIGNES DE FAILLE, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 841.
LISIÈRES, Biro éditeur, 2008 (avec Mihai Măgăleşanu).
INFRAROUGE, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1112.

Livres pour jeune public

- VÉRA VEUT LA VÉRITÉ*, Ecole des loisirs, 1992 (avec Léa).
DORA DEMANDE DES DÉTAILS, Ecole des loisirs, 1993
(avec Léa).
LES SOULIERS D'OR, Gallimard, "Page blanche", 1998.
ULTRAVIOLET, Thierry Magnier, 2011.

Essais

- JOUER AU PAPA ET À L'AMANT*, Ramsay, 1979.
DIRE ET INTERDIRE : ÉLÉMENTS DE JUROLOGIE, Payot, 1980 ;
Petite bibliothèque Payot, 2002.
MOSAÏQUE DE LA PORNOGRAPHIE, Denoël, 1982 ;
Payot, 2004.
À L'AMOUR COMME À LA GUERRE, CORRESPONDANCE, Seuil,
1984 (avec Samuel Kinsler).
LETTRES PARISIENNES : AUTOPSIE DE L'EXIL, Bernard Barrault,
1986 ; J'ai lu, 1999 (avec Leïla Sebbar).
JOURNAL DE LA CRÉATION, Seuil, 1990 ; Babel n° 470.
TOMBEAU DE ROMAIN GARY, Actes Sud / Leméac, 1995 ;
Babel n° 363.

DÉSIRS ET RÉALITÉS, Leméac / Actes Sud, 1996 ;
Babel n° 498.
NORD PERDU suivi de *DOUZE FRANCE*, Actes Sud / Leméac,
1999 ; Babel n° 637.
ÂMES ET CORPS, Leméac / Actes Sud, 2004 ; Babel n° 975.
PROFESSEURS DE DÉSESPOIR, Leméac / Actes Sud, 2004 ;
Babel n° 715.
PASSIONS D'ANNIE LECLERC, Actes Sud / Leméac, 2007.
L'ESPÈCE FABULATRICE, Actes Sud / Leméac, 2008 ;
Babel n° 1009.

Théâtre

ANGELA ET MARINA, Actes Sud-Papiers / Leméac, 2002
(en collaboration avec Valérie Grail).
UNE ADORATION, Leméac, 2006 (adaptation théâtrale
de Lorraine Pintal).
MASCARADE, Actes Sud Junior, 2008 (avec Sacha).
JOCASTE REINE, Actes Sud / Leméac, 2009.
KLATCH AVANT LE CIEL, Actes Sud Papiers / Leméac, 2011.

Livres en collaboration avec des artistes

TU ES MON AMOUR DEPUIS TANT D'ANNÉES, poèmes, avec des
dessins de Rachid Koraïchi, Thierry Magnier, 2001.
VISAGES DE LAUBE, avec des photographies de Valérie
Winckler, Actes Sud / Leméac, 2001.
LE CHANT DU BOCAGE, en collaboration avec Tzvetan
Todorov, photographies de Jean-Jacques Cournut,
Actes Sud, 2005.
LES BRACONNIERS D'HISTOIRES, avec des dessins de Chloé
Poizat, Thierry Magnier, 2007.
LISIÈRES, avec des photographies de Mihai Manguileu,
Biro Editeur, 2008.
POSER NUE, avec des sanguines de Guy Oberson,
Biro & Cohen Editeurs, 2011.
DÉMONS QUOTIDIENS, avec des dessins de Ralph Petty,
L'Iconoclaste, 2011.
EDMUND ALLEYN OU LE DÉTACHEMENT, avec les lavis du
peintre Edmund Alleyn, Leméac / Simon Blais, 2011.

© Nancy Huston, 2012

© ACTES SUD, 2012
pour l'édition française
978-2-330-01028-7

NANCY HUSTON

Reflets
dans un œil d'homme

essai

ACTES SUD

Extrait de la publication

A Chloé Réjon

... et à la mémoire de Nelly Arcan.

AVANT-PROPOS

Belle comme une image

Des yeux masculins regardent un corps féminin : immense paradigme de notre espèce.

Pendant les deux mille millénaires de la vie humaine sur Terre, le lien chez les mâles entre regard et désir a été une simple donnée de l'existence. L'homme regarde, la femme est regardée. L'homme appréhende le mystère du monde, la femme *est* ce mystère. L'homme peint, sculpte et dessine le corps fécond ; la femme *est* ce corps.

Certes, les femmes regardent les hommes aussi et les hommes regardent les hommes et les femmes regardent les femmes... Mais le regard de l'homme sur le corps de la femme a ceci de spécifique qu'il est involontaire, inné, programmé dans le "disque dur" génétique du mâle humain pour favoriser la reproduction de l'espèce, et donc difficilement contrôlable. Ses répercussions sont incalculables, et très largement sous-estimées.

Une fois que l'on est sensibilisé à ce thème on le voit partout, pour la bonne raison qu'*il est partout*. Il fait l'objet de mille proverbes, expressions, commentaires populaires. "Elle m'a tapé dans l'œil", disent les hommes français ; "A l'époque, dit-on plaisamment en anglais, tu n'étais même pas une lueur dans l'œil de ton père". On peut penser aux

yeux du loup dans les dessins animés de Tex Avery, qui, en se posant sur une belle créature, s'exorbitent et deviennent zizis...

Si le lien regard-désir chez l'homme est proverbial, c'est qu'il remonte à la nuit des temps et repose sur un substrat biologique, lié à la survie de notre espèce. Mais dans les discours intellectuels contemporains, il est farouchement nié, refoulé, oublié... parce qu'il implique l'existence d'un lien puissant entre la séduction et la reproduction : idée-anathème, chassée de l'esprit des Occidentaux depuis un demi-siècle.

*

All the world's a stage, comme dit Shakespeare. Le monde entier est une scène, la vie humaine c'est du théâtre. Au long de notre existence, selon les artefacts mis à notre disposition par notre culture, nous apprenons nos rôles et les jouons de notre mieux – imitant, improvisant, tâtonnant, cherchant l'approbation...

Féminin, masculin : oui, aussi, en partie, du théâtre. *Mais seulement en partie.*

Dans les sociétés traditionnelles, les femmes se sont toujours accommodées du regard des hommes sur leur corps. Grossièrement exprimé, les jeunes femelles humaines tout comme les guenons tiennent à séduire les mâles, car elles veulent devenir mères. Pour atteindre cet objectif, elles se font belles. Aveuglés par nos idées modernes sur l'égalité entre les sexes, que nous refusons de concevoir autrement que comme *l'identité* des sexes, nous pouvons faire abstraction un temps de cette réalité énorme mais, si l'on n'est pas totalement barricadé derrière nos certitudes théoriques, il y aura toujours un électrochoc pour nous la rappeler.

A l'automne 2009, la lecture du roman *Putain* de Nelly Arcan a été pour moi un tel électrochoc. Ah oui ! me suis-je dit dès les toutes premières pages de ce livre, c'est vrai, ça : les femmes *se font* belles. Jeunes et moins jeunes, elles se livrent concurrence dans ce domaine, s'acharnant sur leur corps, le corrigeant, le charcutant, dépensant leur argent pour l'améliorer, pour être la plus jeune la plus mince et la plus jolie. Je le savais, bien sûr. L'écrivain en moi le savait ; la femme, l'adolescente et la petite fille le savaient ; seule la "penseuse" en moi refusait encore, par moments, de le savoir, en raison du dogme dominant de notre temps, aussi absurde qu'inamovible, dogme selon lequel toutes les différences entre les sexes sont socialement construites.

*

Le féminisme n'a jamais bien su quoi faire de la coquetterie féminine. Le plus souvent, il a préservé l'idée chrétienne d'une différence radicale entre corps et esprit, et la surévaluation de celui-ci par rapport à celui-là. Il a raisonné comme si la beauté physique était une valeur aliénante, plaquée sur les femmes par le machisme millénaire, exacerbée à l'ère capitaliste par les industries de la cosmétique et de la mode. Dans cette optique, la coquetterie était quasiment un "péché". Fais gaffe, ma fille, disaient les mères féministes tout comme les mères catholiques : quand un garçon te fait la cour, demande-lui toujours : "Tu t'intéresses à moi, ou seulement à mon corps ?"

Comme si le soi pouvait se passer d'un corps ! Comme si l'esprit était plus authentiquement "soi" que le corps ! Comme si le corps – la manière dont nous l'apprêtons, l'habillons, le coiffons, le maquillons, le

bougeons – ne portait nullement l’empreinte de notre esprit ! Comme si l’appréciation de notre corps par les hommes, l’admiration dans leur regard, la tendresse dans leurs caresses ne produisaient pas sur notre soi des effets... extraordinaires !

Si nous persistons à croire en un moi qui serait, sinon immortel, du moins indépendant des vicissitudes de la vie, il est clair que la beauté, par essence éphémère (à l’instar du corps mais plus encore que lui), devient une sorte d’imposture. Vous, les hommes, vous la regardez, l’admirez, désirez l’approcher pour vous en emparer... mais ce n’est pas vraiment moi. C’est une apparence, donc trompeuse. Puisque je la sais sans poids, pure illusion, leurre, autre que moi, j’ai honte d’avouer l’importance qu’elle revêt à mes propres yeux...

Chaque femme pourrait écrire l’histoire de son rapport à la beauté, analyser la place qu’a occupée dans sa vie son apparence physique. Ayant moi-même été, dans ma jeunesse, non une grande beauté mais une femme plus que moyennement mignonne, mon corps a été scruté, détaillé, jaugé, jugé et commenté par des milliers d’hommes inconnus un peu partout dans le monde, et ceci, de façon tantôt sympathique et tantôt antipathique. Jeune, je réagissais à ce phénomène avec fureur et indignation. Même quand je n’étais pas personnellement impliquée – quand je voyais, par exemple, une affiche de film ou une couverture de magazine montrant plusieurs hommes “matant” une femme nue ou quasi nue –, la rage féministe m’étranglait. Il m’a fallu longtemps pour admettre, ou plutôt pour me rappeler, qu’existe aussi chez les femmes le désir d’être “matée”. (Fait paradoxal, j’y reviendrai : les femmes sont plus passives dans le discours féministe que dans la réalité.)

Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, deux événements ont infléchi la destinée des femmes en Occident de manière radicale et en sens contraire : l'invention de la photographie, et le féminisme. Les effets existentiels sur notre vie de ce double mouvement sont tantôt cocasses, tantôt sordides voire tragiques. Aucune société humaine, sans doute, ne s'est trouvée empêtrée dans une contradiction aussi inextricable que la nôtre, qui nie tranquillement la différence des sexes tout en l'exacerbant follement à travers les industries de la beauté et de la pornographie.

Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux ; nous, on préfère se bander les yeux.

I

ATAVISMES ET AVATARS

Il y a aussi de l'universel, quelque chose d'archaïque et d'envahissant, ne sommes-nous pas tous piégés par deux ou trois figures, deux ou trois tyrannies se combinant, se répétant et surgissant partout, là où elles n'ont rien à faire, là où on n'en veut pas ?

NELLY ARCAN

Une fécondité dotée de sens

La vie de tous les primates supérieurs (groupe animal auquel appartient *Homo sapiens*) suit une trajectoire dont certaines étapes sont incontournables. L'une de ces étapes est la naissance. Ainsi la célèbre boutade beauvoirienne "On ne naît pas femme, on le devient" est-elle avant tout un truisme : on naît bébé, parfaitement indifférent à l'égard du sexe auquel on appartient.

Tel n'est pas le cas, en revanche, de nos parents. Dans aucune société humaine à aucune époque de l'histoire, un nouveau-né n'a été accueilli par les mots : "C'est un enfant !" Toujours et partout on a estimé pertinent de préciser aussitôt son sexe, car cette précision apportait des informations cruciales concernant l'avenir, le devenir, la destinée sur Terre du nouveau-né en question. Qu'on le veuille ou

non, dans l'Occident du XXI^e siècle, elle en apporte toujours. De quelle nature sont ces informations ?

Par exemple : si le corps du bébé est doté d'un utérus, il sera susceptible plus tard de fabriquer en son sein d'autres corps, tant masculins que féminins ; s'il est doté d'un pénis, non. Même si tout le monde de nos jours (moi la première) admet comme valable pour une femme de ne pas *vouloir* engendrer, cela n'atténue en rien ce fait massif : les hommes ne *peuvent* le faire.

Or les humains ont l'irrésistible manie de tout interpréter, même les simples faits biologiques, en eux-mêmes dépourvus de sens. Et leur interprétation de ce fait-là a été lourde, très lourde de conséquences : à travers les âges, l'un des sexes a été, de façon constante, regardé, dessiné, sculpté, vénéré, approprié, violé, voilé, excisé, prostitué, adoré, redouté, craint, détesté, voué aux gémonies et porté aux nues par l'autre. La femme par l'homme. Le corps à la fécondité spectaculaire par celui à la fécondité discrète. Aucune autre espèce de primate n'a éprouvé le besoin d'inventer des mythes, contes, récits, racontars, légendes et religions pour expliquer la différence des sexes, alors que *toutes* les cultures humaines l'ont fait. Attribuer un sens à cette différence est l'un des traits fondamentaux pour ne pas dire *fondateurs* de l'humanité.

Voici l'enchaînement : on cherche une signification à tout. On interprète. On suppose que la division de notre espèce en mâles et femelles a été décidée en haut lieu, *pour une raison*. D'emblée on est dans la religion, dans la peur. En découlent : gestes de propitiation et de magie ; dessins et sculptures pour présenter, représenter et transformer une réalité que l'on ne comprend pas.

Chez les primates supérieurs un peu inférieurs, la domination des mâles ne fait pas un pli. Les mâles roulent les mécaniques, se tapent sur la poitrine et se battent entre eux pour accéder aux femelles ; celles-ci montrent leurs fesses, conçoivent, accouchent, allaitent... Les plus forts dominent les plus faibles ; l'anatomie c'est le destin.

Que seules les guenons accouchent, mettant au monde des bébés tant mâles que femelles, les singes mâles s'en fichent comme de l'an quarante. Les mâles humains, en revanche, n'en reviennent pas, ne s'en remettent pas. Depuis la nuit des temps, ils scrutent, tripotent, ouvrent et referment, sculptent et dessinent le corps de la femelle pour comprendre non seulement comment ça se passe, cette histoire de gestation, mais de quel droit ou en quel honneur ils en sont exclus.

Que les femelles s'occupent des petits ne signifie rien chez les singes. Mais comme tout, chez les humains, paraît doté d'une signification, serait-elle cachée, comme tout nous pousse à nous gratter la tête et à nous demander *pourquoi* (même lorsqu'il n'y a pas de *pourquoi* autre que le *c'est-comme-ça* de l'évolution), le fait d'avoir été dominé par une femelle dans les premières années de la vie peut être vécu par le mâle comme une humiliation. Au sortir d'une enfance vécue sous l'autorité d'une femme, l'homme regarde le corps féminin avec ambivalence, en le désirant et en le redoutant, en le jalousant et en le détestant.

L'ambivalence fait l'humanité, fait l'art. Pas d'ambivalence chez les autres primates, pas d'art non plus. Françoise Héritier, anthropologue et professeur au Collège de France, l'exprime ainsi : "La pensée naissante, pendant les millénaires de la formation de l'espèce *Homo sapiens*, prend son essor sur ces observations et sur la nécessité de leur donner du

sens, à partir de la première opération qui consiste à apparier et à classer” (II, 15).

Pourquoi la “valence différentielle des sexes” pour reprendre le terme d’Héritier, est-elle universellement en faveur des hommes ? “Pourquoi la situation des femmes est-elle mineure, ou dévalorisée, ou contrainte, et cela de façon que l’on peut dire *universelle*, alors même que le sexe féminin est l’une des deux formes que revêtent l’humanité et le vivant sexué et que, de ce fait, son «infériorité sociale» n’est pas une donnée biologiquement fondée ?” (I, 11.) Les recherches d’Héritier l’ont amenée à avancer cette hypothèse intéressante : “Ce n’est pas l’envie du pénis qui entérine l’humiliation féminine mais ce scandale que les femmes font leurs filles alors que les hommes ne peuvent faire leurs fils. Cette injustice et ce mystère sont à l’origine de tout le reste, qui est advenu de façon semblable dans les groupes humains depuis l’origine de l’humanité et que nous appelons la «domination masculine»” (I, 23).

En d’autres termes, si les hommes ont dominé les femmes dans toutes les sociétés humaines au long de l’Histoire, c’est parce qu’elles portaient des enfants. D’une part cela les rendait vulnérables : elles avaient besoin de la protection des hommes, spécialement pendant les périodes de grossesse et d’allaitement ; mais d’autre part, dénué de sens en lui-même, le fait que la parturition soit réservée aux femelles a été perçu par les mâles, selon les cas, comme un privilège, un avantage, un scandale ou un mystère sacré.

Tout cela est passionnant et sans doute vrai. Mais je suis convaincue qu’indépendamment de toute angoisse sur d’où ils viennent, et pourquoi, et de

quel droit..., les hommes ont une prédisposition innée à désirer les femmes par le regard, et que les femmes se sont toujours complu dans ce regard parce qu'il préparait leur fécondation.

L'évolution est lente

Il nous est malaisé pour ne pas dire impossible de concevoir la lenteur du processus de l'évolution. Nous sommes toujours si pressés ! Or *Homo sapiens* a survécu pendant 90 % de son histoire grâce à la chasse et à la cueillette : nous sommes descendus des arbres voici quatre millions d'années, les premières perles fabriquées par des doigts cro-magnons datent d'il y a seulement quarante-trois mille ans ; rien ne permet de distinguer notre ADN à nous de celui des Egyptiens de l'Antiquité... Du point de vue de l'évolution, l'âge paléolithique c'était hier.

Les profonds bouleversements entraînés par le Néolithique – invention de l'agriculture, sédentarisation des sociétés, fondation de villes, instauration de la propriété privée et de la transmission de cette propriété, établissement des lignées et, peu à peu, de la monogamie – n'ont encore laissé aucune trace dans nos génomes. On s'enorgueillit à juste titre des progrès de la modernité (fusées interplanétaires, bombes atomiques, gratte-ciels, voitures, ordinateurs), mais notre cerveau reste celui de nos ancêtres de la préhistoire.

Résumons en quelques mots ce que cela implique pour les rapports entre les sexes.

Toutes les espèces animales ne sont pas sexuées. Les mammifères, en revanche, le sont ; dans ces espèces, mâle et femelle ont besoin l'un de l'autre

pour se reproduire. Pour être certain de transmettre ses gènes, le mâle a intérêt à répandre sa semence le plus largement possible, dans le plus grand nombre possible de corps de femelles jeunes et bien portantes, c'est-à-dire susceptibles de mener une grossesse à terme et de survivre à un accouchement. Sur des millions d'années, la vue du mâle humain s'est adaptée pour reconnaître des femelles fécondables et envoyer des signaux à ses testicules pour y réagir. Certes, un homme ne bande pas automatiquement chaque fois que ses yeux se posent sur une femme désirable (sans quoi ce serait à peu près infernal) ; les stimulations sont filtrées et, quand la situation ne se prête pas au sexe, il dispose d'un mécanisme cérébral de "verrouillage" de l'érection. Mais pour peu que – sous l'effet de l'alcool, de la rage, d'une situation de guerre ou de "tournante" – ce verrouillage saute, pour peu que ses inhibitions se lèvent, le mâle humain sera prêt (surtout s'il est jeune) à entrer en action.

La femelle humaine, au contraire, n'a pas intérêt à copuler avec le premier venu, car son implication dans la reproduction est incomparablement plus lourde et longue que celle du mâle. Afin d'être certaine d'avoir des rejetons viables, susceptibles de transmettre ses gènes à leur tour, elle doit peser le pour et le contre de chaque coït. Elle aura tendance (car intérêt) à choisir ses partenaires avec discernement, préférant un mâle qui lui semble non seulement physiquement fort mais psychologiquement fiable, susceptible de rester plusieurs années auprès d'elle et de l'aider à nourrir ses petits.

Que, dans leur rapport à l'autre sexe, les filles valorisent plutôt "l'amour" et les garçons plutôt "la baise" correspond à leur destinée reproductrice respective : l'une lente, l'autre rapide. Les femmes "veulent que ça dure" afin d'avoir un père pour

leur progéniture ; les hommes veulent féconder le plus de ventres dans le moins de temps possible. Du coup, il n'est pas rare que les garçons feignent d'aimer pour pouvoir baiser, alors que les filles feignent de désirer pour pouvoir piéger. Voilà comment se sont organisés les rapports entre les sexes chez *Homo sapiens* pendant la quasi-totalité de son histoire.

“Nous ne sommes pas des chimpanzés”, a fait remarquer récemment la philosophe féministe Elisabeth Badinter. Et elle a raison, bien sûr : nous sommes en effet les seuls primates supérieurs à avoir formulé l'interdit de l'inceste et élaboré autour de lui de complexes systèmes de parenté, avec des règles strictes d'endogamie et d'exogamie. L'humanité c'est peut-être cela au fond : l'espèce animale ayant réussi à convaincre ses mâles qu'il n'était pas dans leur intérêt de toujours donner suite à leur désir de sauter (sur) les femelles. En ce sens, on peut dire que les hommes sont plus civilisés que les femmes, car ils doivent accepter que leur pulsion sexuelle naturelle (omnivore) soit limitée, contenue et redirigée par la société.

N'empêche : nous partageons 98 % de nos gènes avec ces cousins antipathiques – dont, sans aucun doute, ceux qui relient le regard des mâles à leur excitation sexuelle.

La nature n'est pas politiquement correcte ; seuls les humains peuvent l'être.

Le Malin

Parce qu'ils vivent dans le temps, conscients de leur mortalité, les humains ont besoin de sentir que leur existence est dotée de sens. Pendant la majeure partie de l'Histoire humaine, ce sens leur venait de la certitude d'occuper dans le monde la place qui